

Réflexion

## Appeler Dieu à la rescousse du climat ?

**C'**est une voix venue de Rome. En juin 2015, un jésuite argentin devenu pape sous le nom de François publie *Laudato Si* (« loué sois-tu »). L'encyclique appelle « chaque personne qui habite cette planète » à agir rapidement contre le réchauffement climatique. A lui seul, l'intitulé des différentes parties laisse entrevoir une dénonciation du capitalisme à la radicalité inédite, dans le chef du Vatican : I. Pollution et changement climatique ; II. La question de l'eau ; III. La perte de biodiversité ; IV. Détérioration de la qualité de la vie humaine et dégradation sociale ; V. Inégalité planétaire ; VI. La faiblesse des réactions. François accuse : « L'accélération continue des changements de l'humanité et de la planète s'associe aujourd'hui à l'intensification des rythmes de vie et de travail. (...) Le changement est quelque chose de désirable, mais il devient préoccupant quand il en vient à détériorer le monde et la qualité de vie d'une grande partie de l'humanité. »

C'est une voix venue d'Istanbul. A l'issue d'un symposium dans la capitale turque, des dignitaires islamiques issus de vingt pays différents lancent le 18 août 2015 un appel. Ils enjoignent 1,6 milliard de musulmans à « ne pas se pavaner avec arrogance sur la terre ». « Notre espèce, bien que choisie pour être gardienne ou Khalife de la terre, a été la cause de telles corruptions et dévastations que nous sommes en danger de voir arriver la fin de la vie telle que nous la connaissons sur notre planète. » La déclaration demande aux musulmans le désinvestissement progressif des combustibles fossiles et la suppression de toute émission de gaz à effet de serre à l'horizon 2050.

C'est une autre voix venue d'Istanbul, ou

plutôt de Constantinople. Depuis le siège du Phanar, le patriarche Bartholomée milite pour une « solidarité nouvelle entre le Créateur, les créatures et la création ». Celui qui est la principale autorité morale des 300 millions de chrétiens orthodoxes à travers le monde le clame sans détour : « Que les hommes dégradent l'intégrité de la terre en provoquant le changement climatique, en dépouillant la terre de ses forêts naturelles ou en détruisant ses zones humides ; que les hommes portent préjudice à leurs semblables par des maladies en contaminant les eaux, le sol, l'air et l'environnement par des substances polluantes, tout cela, ce sont des péchés. »

C'est une voix venue du Tibet, même si elle résonne à présent depuis Dharamsala, au nord de l'Inde. Dans un message vidéo diffusé le 20 octobre 2015, Tenzin Gyatso, mieux connu comme le dalaï-lama, insiste pour que les jeunes jouent un rôle plus actif dans la défense de l'environnement. « La planète est notre seule maison et le Tibet est son toit. Aussi vital que l'Arctique et l'Antarctique, celui-ci est le troisième pôle », expose le sage bouddhiste, prix Nobel de la paix. Il rappelle que sa terre natale abrite les plus grands glaciers de la Terre, à l'exception des pôles Nord et Sud. « Le plateau tibétain doit être protégé, pas seulement pour les Tibétains, mais pour le bien de la nature et la pérennité du monde entier. »

### « Au plus proche d'une issue fatale »

Ce sont des voix qui invoquent le ciel pour sauver la terre. Des voix qui supplient l'humanité de se ressaisir, au nom de Dieu. Des voix auxquelles s'ajoutent d'autres voix, de chamanes, de clarisses, de pasteurs, de maîtres taoïstes, de fakirs. Des voix venues de l'Amazonie aussi bien que de l'Ardèche

ou de Kyoto. Des voix qui troublent, forcément, dans une Europe qui considère la laïcité comme une des pierres angulaires de sa démocratie. Sous ces latitudes, Dieu a depuis quelques décennies été rejeté hors du débat public. Est-ce bien sage de l'y ramener, fût-ce au motif de l'urgence climatique ?

L'alliage de l'écologie et de la spiritualité n'est pourtant pas neuf, même en Europe. Les intellectuels qui, au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, ont théorisé les bases de ce qui allait devenir l'écologie politique ont beaucoup bu à la source biblique. Parmi ces écologistes d'avant l'écologie, Théodore Monod (1902-2000) occupe une place à part. Botaniste, zoologiste, géologue, géographe, philosophe... Végétarien, pacifiste, arpenteur de déserts et amoureux de la faune marine, militant antinucléaire, anti-corrida et anti-chasse, cet homme multiple se destinait à devenir pasteur protestant, avant d'opter pour la voie scientifique. Pour autant, il ne laissait jamais un jour s'écouler sans lire la Bible, qu'il emportait même lors de ses expéditions dans le Sahara. Monod adjurait l'humanité, après être sortie de l'âge des cavernes, de sortir enfin de l'âge des casernes, pour adopter « l'idéal de l'espérance messianique ».

Autre penseur venu du protestantisme : le sociologue et théologien Jacques Ellul (1912-1994), a développé une critique virulente de la science et de la technologie. Politiquement proche des anarchistes, il dénonçait les « fausses valeurs » de la société de consommation. Si Ellul considérait le christianisme institutionnel comme « la pire trahison du Christ », toute sa pensée se réfère néanmoins aux évangiles. « Il est impossible de se dire révolutionnaire sans "être" révolutionnaire, c'est-à-dire sans changer de vie », affirmait-il.

Né en Autriche d'un père catholique et d'une mère d'origine juive, Ivan Illich (1921-2002) s'est attaché à constituer une synthèse entre la pensée libertaire et le message de l'Eglise. Prêtre et théologien, il s'est démis en 1969 de ses fonctions ecclésiastiques, sans renoncer à ses vœux. Auteur d'une profusion de textes sur l'école, la médecine, les transports, Illich critiquait le productivisme, vecteur d'aliénation mentale. Il faisait l'éloge de l'autonomie »

## Se retrouver Réflexion

et de la convivialité, deux notions qui deviendront centrales dans le discours écologiste. Venu du judaïsme, le philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993) est l'auteur d'une œuvre colossale. Son livre *Le principe de responsabilité*, aujourd'hui encore l'ouvrage de philosophie le plus vendu en Allemagne, a inspiré le principe de précaution, traduit dans plusieurs directives européennes. Hans Jonas proposait aux êtres humains un nouveau commandement : « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre.* » Il est aussi l'auteur d'une réflexion théologique sur la nature d'un Dieu qui a « *laissé faire Auschwitz* » (où sa propre mère a perdu la vie). Il en vient à concevoir un Dieu humble, « *voulant la vie* », ce qui d'une certaine manière fait écho à l'effroi qu'éprouve Jonas face à l'avalanche des catastrophes naturelles. Partisan d'une ascèse de la modération, le philosophe a plaidé toute sa vie pour un « *état d'urgence* » en faveur de la planète. Sans être entendu. « *Nous sommes au plus proche d'une issue fatale* », disait-il dans une interview au *Spiegel*, peu avant sa mort

### **“La planète est notre seule maison et le Tibet est son toit”**

Le dalaï-lama

A partir des années 1970, toutefois, l'écologie s'impose comme une démarche d'ordre strictement politique et scientifique. Ses oripeaux spirituels sont renvoyés à l'arrière-plan. De plus, une idée s'impose : la chrétienté, en encourageant l'arrogance humaine, porterait une lourde responsabilité dans le désastre en cours. Le réquisitoire s'appuie sur cet extrait de la Genèse : « *Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre, et assujettissez-la.* »

Jusqu'au retournement des années 2000. L'immense popularité de Pierre Rabhi en atteste : pour de larges franges de la société, l'écologie cesse d'être perçue comme un courant politique, dont le but serait d'accéder au pouvoir. Elle devient plutôt une philosophie intérieure, un ensemble de valeurs qui nous incite à revoir l'ordre de nos priorités. Une écologie, en somme, qui chercherait à convertir plutôt qu'à convaincre. —

# Le consumérisme mis au défi

**Chrétiens, bouddhistes, taoïstes, soufis ou jaïns, les moines et ascètes sont-ils des écolos avant l'heure ? Leur vie de sobriété volontaire interroge en tout cas la concordance entre nos paroles et nos actes.**

**C**haque jour, des millions d'êtres humains à travers le monde amassent des richesses, accroissent leur confort, rêvent de prospérité, planifient des achats. Pendant ce temps, le quotidien de quelques milliers d'hommes et de femmes s'écoule selon un tout autre rythme. Moines, ascètes, « *renonçants* », ces personnes ont fait le choix d'une vie de peu, d'une mise en retrait. La sobriété comme principe d'existence.

Rafqa, religieuse maronite à Bekaa, au Liban, s'isole parfois de longues heures dans sa chambre pour méditer. Comme pour les autres moniales de la petite communauté de la Croix, ses journées débutent invariablement par un petit déjeuner fait de *kashaq* (lait de chèvre séché), bouilli avec du boulgour. Toutes mangent sans couverts ce plat qu'elles accompagnent de pain et de crudités – salade, tomates, concombres. Le reste de la journée s'écoule en prières, méditations, adorations, travaux de couture, de broderie, de jardinage.

Jalali est fakir dans la ville sainte de Sehwan, qui abrite l'un des plus importants mausolées soufis du Pakistan. Ses cheveux longs, coiffés façon dreadlocks, lui donnent un petit air de chanteur reggae. Le haschisch qu'il fume des heures durant lui permet d'accéder à un état semi-conscient, passeport pour un autre monde, mi-onirique mi-réel. Sans honte, il accomplit des tâches réservées dans le monde indo-pakistanaï aux castes impures : nettoyer les tapis, astiquer la vaisselle, frotter les habits sales...

Tamav Fomeyya dort sur un matelas fin posé à même une banquette de briques, dans une cellule de six mètres carrés. Aux murs, elle a collé des images de la Vierge, des saints, des papes coptes. Une petite radio la relie au monde extérieur. Sa journée commence en chantant, à trois heures du matin. Fille de commerçants aisés, diplômée de l'université du Caire, elle travaillait auparavant dans une banque de la capitale égyptienne. Elle est aujourd'hui la mère supérieure d'un monastère niché dans la montagne thébaine.

Mahadevnath est un yogi pleinement initié, comme le prouvent ses grands anneaux d'oreille, insérés après incision du cartilage, qui donnent son nom à la secte de Kanphata (« *oreilles fendues* »), une branche de l'hindouisme. Quand la nuit tombe, depuis leur sanctuaire au sud-ouest du Népal, lui et ses compagnons chantent des invocations à Shiva, précédées de la mélodie d'une petite flûte en bambou.

Le père Cassien porte une barbe fournie et les cheveux longs, coiffés en chignon, en signe de renoncement aux soins du corps. Au monastère orthodoxe de Saint-Antoine-le-Grand, dans le Vercors, le jeûne occupe une place fondamentale. Mais celui-ci, stipule la règle, ne doit pas seulement être compris comme « *une simple modération dans le boire et le manger, qui nous ferait éviter*

tout excès ». Il est l'une des voies d'accès à « la liberté d'âme que donne l'absence de toute recherche déguisée de soi-même ».

Rafqa, Jalali, Tamav Fomeyya, Mahadevnath et le père Cassien figurent parmi les héros d'un riche ouvrage collectif, *Une journée dans une vie, une vie dans une journée*, coordonné par l'ethnologue et sinologue française Adeline Herrou, chercheuse au CNRS. Les auteurs nous emmènent à la rencontre de dix-sept moines et ascètes de différentes traditions religieuses. Sœur carmélite en France, maître taoïste en Chine ou musicien mystique baul en Inde, tous privilégient le moins (de plaisir, d'argent, de confort) afin d'accéder à plus (de sens, d'intensité, d'absolu).

Bien qu'elles obéissent à des modalités diverses, leurs vies ont pour point commun de proposer un pas de côté par rapport au monde tel qu'il tourne. « Il y a dans la démarche de ces ascètes une volonté de défier toutes les règles établies de la société, observe Adeline Herrou. En général, une vie humaine suit certains rails, en fonction notamment de l'origine sociale et du milieu dans lequel on a grandi. Les monastères d'Europe et d'Asie montrent qu'il existe une alternative : on n'est pas obligé de vivre comme tout le monde. »

Ce choix radical peut être envisagé comme l'anti-Uber, l'anti-Instagram, l'anti-Amazon. Comment ne pas voir dans ces vies effilées, dépourvues de tout gras, sans rien de trop, le contrepied complet de la mondialisation marchande et connectée ? Gare toutefois aux interprétations abusives, car les ascètes sont aussi capables de modernité. « L'abbé du grand monastère bouddhiste Shaolin, berceau des arts martiaux en Chine, a installé une pointeuse à l'entrée du temple principal.

Les moines doivent badger en arrivant à cinq heures du matin. J'ai moi-même vu des maîtres taoïstes utiliser une application de leur iPhone, plutôt qu'une boussole traditionnelle, pour des calculs de géomancie. Et une collègue m'a raconté qu'en France, des moines font leurs courses en ligne. Cela leur permet de mieux respecter la clôture, de moins sortir du monastère, pour se concentrer sur la prière. »

Il serait tentant de décrire ces ermites, ces mendiants, ces frères et ces sœurs comme des pionniers de l'écologie politique. Après tout, leurs vies frugales, peu énergivores, ne devancent-elles pas le sursaut qu'appelle le réchauffement climatique ? L'analyse serait pourtant anachronique. Les règles que suivent ces hommes et ces femmes ont pour la plupart été établies il y a plusieurs siècles, bien avant que n'émergent la conscience écologiste et les premiers rapports alarmistes sur l'état de la planète. Il n'empêche, leur relation à la nature est souvent troublante. Les ascètes de la religion jaïn (environ 6 millions de croyants en Inde) en constituent l'un des exemples les plus remarquables. Chaque jour, ceux-ci passent de nombreuses heures à marcher. « L'itinérance, le cheminement est leur véritable monastère », note l'anthropologue Marie-Claire Mahias. Leur vœu de non-nuisance leur interdisant de fouler l'herbe afin de ne pas blesser les êtres vivants qui s'y trouvent, ils marchent pieds nus sur les routes asphaltées et les chemins caillouteux. Partout, ils vont

accompagnés de leur balai en plumes de paon. Avec celui-ci, ils balayent doucement devant eux, en particulier à l'aube lorsque pullulent les insectes, ils époussètent leur couche le soir avant d'y dormir, afin de n'éliminer aucune forme de vie. Pour les jaïns, le plumeau est le symbole de la non-violence et de la compassion à l'égard de tous les êtres vivants.

« Les monastères témoignent souvent d'une étroite association entre l'être et le paysage, ajoute Adeline Herrou. Les fondateurs ont souvent parcouru la nature, à la recherche de lieux propices à la méditation. En ce sens, il y a dans ces domaines religieux une réflexion sur l'environnement très élaborée. Vient ensuite la question de la sobriété, de la vie simple, de l'économie des besoins, du recyclage, dont les moines eux-mêmes deviennent les garants. Dès lors qu'ils en parlent en public, ils transmettent aussi cette philosophie-là, à l'opposé du consumérisme. »

Le renoncement, par essence, n'est pas un chemin bordé de roses. Les rudesses et privations qu'impose la vie monastique charrient leur lot d'épreuves. « J'avais posé la question du sommeil à des cisterciens qui se lèvent chaque jour à trois heures du matin. Certains moines s'étaient adaptés à ce nouveau rythme, comme si c'était un décalage horaire. L'un d'entre eux se réveillait même avant la cloche. Pour d'autres, cela restait une souffrance depuis leur entrée au monastère. Mais ça ne les empêche pas de s'y astreindre. C'est pour eux le prix à payer pour vivre autrement. »

L'ascèse ne tolère pas la demi-mesure. Elle exige un engagement total, et souvent une concentration totale, qui ne peut que dérouter les citoyens ordinaires du 21<sup>e</sup> siècle, eux qui évoluent dans un monde de distractions, d'intermittence, d'éparpillement. « Si je devais résumer le choix de tous ces ascètes, qu'ils soient occidentaux ou orientaux, je dirais que c'est une quête de l'absolu à l'épreuve du quotidien. Pour moi, c'était plus intéressant d'étudier les difficultés rencontrées et comment ils les résolvent, plutôt que seulement les intentions. C'est bien souvent à ce niveau-là que les ascètes ont à nous apprendre, dans leur façon de mettre en regard le dire et l'agir. C'est là qu'ils nous interrogent le plus, nous, citoyens ordinaires qui peinons souvent à mettre notre vie en conformité avec nos idéaux. »

Autant d'intransigeance dans l'adéquation des paroles et des actes pourrait laisser présager une vie bornée, obscure. La réalité semble toute autre. « Les moines que j'ai côtoyés sont souvent des gens extrêmement drôles. Tout en étant focalisés sur les choses les plus essentielles, ils dégagent une forme de légèreté et de recul, mais aussi une insolence qui va avec le défi. » Un défi plus que jamais lancé aux patrons d'Uber, d'Instagram et d'Amazon, et à leurs clients. —

#### En savoir +

• *Une journée dans une vie, une vie dans une journée*, sous la direction d'Adeline Herrou, PUF, 2018.

## Se retrouver Réflexion

Le philosophe algérien Mohammed Taleb, responsable de l'association Le Singulier universel, détaille la contribution des religions aux différentes luttes émancipatrices des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles. La spiritualité, assure-t-il, peut aider à élargir la base sociale du mouvement écologiste.

# Mohammed Taleb « La crise climatique est une crise de civilisation »

**A** vos yeux, les religions sont-elles plutôt des alliées ou plutôt des freins dans la lutte contre le réchauffement climatique ?

— D'une certaine manière, c'est tout le lien entre politique et spiritualité qu'interroge cette question. Parce que quand on parle de transition écologique, on demande en fait : dans quelle civilisation veut-on se projeter ? C'est une question politique, et non une affaire de choix individuels. Or aujourd'hui, la tendance dominante en France et en Belgique

consiste à affirmer une incompatibilité entre la religion, cantonnée au domaine privé, et la politique, qui relèverait de l'espace public. La deuxième approche possible, c'est le confusionnisme : soutenir que la politique et la religion se confondent, considérer que le Tao, la Bible, le Coran ou le Véda doivent guider l'action publique. Moi, je suis partisan d'une troisième démarche. Celle-ci consiste à juger au cas par cas, sans préjugé. Parfois, le lien politique-

spiritualité est régressif, il empêche l'émancipation du plus grand nombre. Dans d'autres cas, la spiritualité peut être un accélérateur de liberté.

Quels exemples avez-vous en tête ?

— Les gens oublient qu'aux États-Unis, ce sont des pasteurs comme Martin Luther King et Jessie Jackson qui étaient à la tête du mouvement des droits civiques. Et quand les leaders afro-américains n'étaient pas chrétiens, ils étaient musulmans, comme Malcolm X. En Afrique du Sud, c'est l'alliance entre un évêque anglican, Desmond Tutu, et le leader de l'ANC, Nelson Mandela, qui a provoqué la chute de l'apartheid. Citons encore Gandhi, qui

pulsait dans la spiritualité hindoue pour soutenir sa philosophie de la non-violence, la *satyagraha*. Quant aux grandes figures du socialisme arabe et africain (Ben Bella en Algérie, Nyerere en Tanzanie, Nasser en Egypte...), on retrouve chez elles l'idée que la quête de justice sociale est universelle, parce que l'humanité existe. C'est ce qui les rattache au socialisme. Mais leur socialisme s'enracine dans la civilisation arabo-musulmane, ou du moins intègre certains héritages culturels et spirituels.

Voulez-vous dire que toute entreprise de transformation politique, notamment écologiste, doit se teinter des contextes locaux, y compris religieux ?

— Si nos valeurs sont universelles, elles peuvent néanmoins prendre une pluralité de formes en fonction des langues, des cultures, des imaginaires, des géographies, et donc aussi des spiritualités. C'est une réflexion qu'a poussée assez loin Jose Carlos Mariategui, le fondateur du Parti communiste péruvien dans les années 1920. Son travail intellectuel consiste alors à donner au socialisme des racines incas. Son projet n'est pas que le peuple péruvien devienne socialiste en se mettant à l'heure de Paris ou de Moscou. Non, il propose de faire un détour par la mémoire locale pour en explorer les valeurs de solidarité, d'égalité, de justice, de féminisme, pour ensuite les actualiser. C'est selon lui le seul moyen pour que le corps social s'approprie ces valeurs, et pour éviter que celles-ci soient perçues comme des gadgets politiques importés du Nord.

Cette approche est-elle encore d'actualité en 2019, si l'on veut résoudre les questions de biodiversité et de climat ?

— Bien sûr, car si on passe à côté de cette réflexion, on risque de concevoir une écologie totalement hors-sol. De façon générale, le danger pour l'écologie dans les pays du Sud, qui représentent quand même 80 % de l'humanité, c'est d'être perçue comme imposée par le Nord. Le Nord se met à l'écologie et l'impose comme un mot d'ordre aux pays du Sud.

Les accords de Paris n'ont-ils pas montré que des délégations venues des quatre coins de la planète pouvaient négocier et s'accorder sur des objectifs communs ?

— Examinez les programmes de la Cop 21, de la Cop 22, de la Cop 23... Vous constaterez que la plupart des intervenants sont des experts. C'est logique, dès lors qu'on approche la crise écologique comme une crise technique, qu'on résoudra par des solutions techniques. Mais la crise écologique, c'est une crise de civilisation, une crise globale, systémique. En soi, le fait que le mot « crise » soit aussi dominant dans le discours écologiste pose d'ailleurs problème. La notion d'urgence climatique est devenue centrale. On l'entend sans cesse : il faut se mettre à l'écologie car il en va de la survie de l'humanité. C'est une vision très anxiogène, et les partis écologistes le payent. Leur incapacité à dépasser les 15-20 % s'explique précisément par le refus du corps social, dans son immense majorité, d'accepter une parole qui génère la peur.



PHOTO



Starhawk, écrivaine américaine, militante écoféministe et figure centrale de l'éco-spiritualité.

et Laura Sharkey

Prendre conscience de la catastrophe, n'est-ce pas le préalable à l'action ?

— Je ne suis pas convaincu par ce que certains nomment la pédagogie de la catastrophe. Je crois qu'il est à présent nécessaire d'entrer dans la sphère de l'écologie autrement que par le mot « crise ». Par la culture. Par la spiritualité. De cette manière, on va toucher d'autres groupes sociaux. L'intensité du drame est telle qu'on a besoin de toutes les forces vives. Les écologistes frappent d'ores et déjà à la porte des partis politiques, des entreprises, des scientifiques. Pourquoi ne pas frapper aussi à la porte des communautés religieuses, pour qu'elles mobilisent leurs ouailles ? Malheureusement, en Europe, l'écologie a raté le rendez-vous avec la diversité.

**“ Il est à présent nécessaire d'entrer dans la sphère de l'écologie autrement que par le mot crise. Par la culture. Par la spiritualité ”**

C'est peut-être vrai en France, moins en Belgique. La présidente du parti écologiste francophone, Zakia Khattabi, est d'origine marocaine. Son homologue flamande, Meyrem Almaci, est d'origine turque.

— Mon propos ne se rapporte pas aux trajectoires individuelles, mais aux dynamiques sociales, aux communautés. L'islam, comme théologie et comme héritage historico-culturel, possède une forte dimension écologique. Le Coran fourmille de récits portant sur le respect de la Création, de la nature vivante. Et je pourrais aussi parler de la grande tradition agro-écologique, qui court de la Mésopotamie jusqu'à l'Andalousie, en passant par le Maghreb. Il y a là un formidable patrimoine à valoriser si nous voulons qu'émerge une sorte de fierté écologique des Arabes et des musulmans d'Europe.

La juste articulation entre contextes particuliers et idéaux universels est très présente dans votre réflexion. Pourquoi ?

Dans quelle mesure la dimension religieuse était-elle présente lors du moment charnière de 1999-2000 ?

— On ne peut pas comprendre la “ bataille de Seattle ” sans avoir en tête le rôle de Starhawk. Starhawk, c'est une activiste qui fait le lien entre spiritualité, féminisme et extrême gauche. Un tel mélange serait impensable en Europe, mais aux Etats-Unis, son influence est considérable. C'est elle qui, avec son mouvement de 30 000 sorcières, a mobilisé les réseaux syndicaux, les associations écologistes, les groupes de consommateurs, en leur disant plusieurs mois avant Seattle : il faut mettre en échec l'OMC ! Quant à Porto Alegre, n'oublions par la contribution décisive de la théologie de la libération, dont l'une des figures marquantes est le Brésilien Leonardo Boff, qui fut prêtre catholique et membre de la communauté franciscaine jusqu'en 1992. Il est l'un des grands représentants de l'éco-spiritualité. C'est lui qui a organisé en 1992 la mutation de la théologie de la libération. La première génération, dans les années 1960, avait fait la synthèse entre Marx et les évangiles. Boff va théoriser le saut vers une deuxième génération. Oui, il faut maintenir « l'option préférentielle pour les pauvres », dit-il, mais il y ajoute un point fondamental : la Terre est le pauvre du pauvre. Elle n'a même pas droit à la parole quand le pauvre, lui, peut organiser sa révolution.

Faut-il renouer avec l'agir global, comme à l'époque des grands rassemblements altermondialistes ?

— Je le pense. Au début des années 2000, il y avait une coordination à l'échelle planétaire, avec le réseau Via Campesina notamment. Il s'est produit un recul : l'idée d'humanité, elle est en pleine faillite. Le BJP en Inde, Trump en Amérique, Bolsonaro au Brésil, ce sont les symptômes de cette logique de régression. Et malheureusement, l'écologie tombe en partie dans cette tendance-là. Le global, on l'associe aux menaces : les migrations, les OGM, les multinationales... Et pour l'alternative, on se réfugie dans le local. On se complait dans l'éloge des expériences locales. Le succès des films comme *Demain* et *Solutions locales pour un désordre global* en est très révélateur. Le problème, c'est que l'addition des expériences locales ne produit pas mécaniquement le changement global. —